

Francisco de Miranda, précurseur de traductions

Par Georges L. Bastin
Université de Montréal

Sebastián Francisco de Miranda y Rodríguez (Caracas, 1750 – Cadix, 1816) figure dans les annales hispano-américaines comme le « Précurseur de l'Indépendance », « le *criollo* le plus culte de son temps » (sa bibliothèque renfermait plus de 5 000 ouvrages), « le premier *criollo* universel » du fait de sa vaste entreprise émancipatrice. Le Libérateur Simón Bolívar l'a appelé « *le plus illustre des Colombiens* ». Son nom est gravé sur l'Arc de Triomphe à Paris. Il a participé à trois des grands événements de l'époque : l'Indépendance des États-Unis, la Révolution française et la lutte pour la liberté de l'Amérique hispanique. Miranda a ainsi établi des relations, parfois très étroites, avec des personnages comme le général Washington, le marquis de La Fayette, le compositeur Haydn, l'Impératrice Catherine II de Russie, le premier ministre anglais William Pitt, l'ardent défenseur de la Constitution américaine Alexander Hamilton et Napoléon, qui a dit de lui : « Ce Don Quichotte, qui n'est pas fou, a du feu sacré dans l'âme. »

Miranda est donc avant tout un militaire, un révolutionnaire, un politicien visionnaire qui donne à sa vie un sens unique : l'indépendance et la liberté du continent « colombien » comme il l'appelait. C'est à lui que l'on doit le concept d'Amérique comme unité ; il est le premier à en donner une vision juste et intégrale. Armé d'un tel projet, Miranda déploie une énorme énergie à préparer, publier et diffuser des documents de toute sorte : lettres, plans, projets, articles, essais et proclamations. Une bonne part de ce matériel impliquait un engagement intellectuel considérable et concernait un trans-



fert culturel, idéologique et politique par le biais de la traduction.

Son activité intellectuelle embrassait, outre les questions politiques, philosophiques et militaires, la musique, la peinture, la sculpture et le théâtre, entre autres. Bien qu'avant tout homme d'action, Miranda possédait deux grandes passions : la lecture et l'écriture. Il lisait depuis les classiques grecs et latins jusqu'à la Bible, en passant par les philosophes, les ouvrages militaires et la littérature universelle. Quant à l'écriture, elle a constitué une tâche quotidienne jusqu'à sa mort. Ses archives personnelles, reliées par lui et intitulées *Colombeia*, sont composées d'un imposant journal de voyages, d'une abondante correspondance et de divers textes qui en font un témoignage unique en son genre de l'époque.

Outre le latin et le grec, Francisco de Miranda maîtrisait plusieurs langues vivantes : l'espagnol, le français, l'anglais, l'allemand, le russe et l'italien, et avait des connaissances d'arabe. Toutes apprises au fil de ses lectures et de ses voyages. C'est d'ailleurs dans sa résidence de Londres qu'il prend connaissance de la *Lettre aux Espagnols américains* écrite en français par l'abbé Juan Pablo Viscardo y

Guzmán (jésuite expulsé du Pérou en 1767 et réfugié en Italie). Une lettre d'une trentaine de pages dénonçant les atrocités de la colonie espagnole et revendiquant pour l'Amérique liberté et bonheur. Miranda fait imprimer la lettre à Londres en 1799 (avec un faux lieu d'édition — Philadelphie) en y ajoutant un Avertissement de l'éditeur et plusieurs notes de bas de page. Il la traduit ensuite en espagnol et publie sa version dans le même atelier de Londres en 1801. Plus tard, en 1808, il la fera traduire en anglais par son ami William Burke et en fera une recension dans *The Edinburgh Review* en 1809. Convaincu de la force de ce texte, il l'inclut dans la proclamation qu'il prépare pour l'expédition au Venezuela en 1806 dans le but de reconquérir le pays. Cette lettre, traduite assez littéralement, aura en Amérique une influence énorme ; elle sera partiellement reprise au Chili et en Colombie ; elle inspirera la première Constitution vénézuélienne et vraisemblablement la célèbre *Carta de Jamaica* de Simón Bolívar. Les historiens la connaissent comme « la première déclaration d'indépendance de l'Amérique hispanique ».

Non content de cette traduction « historique », Francisco de Miranda va transformer sa maison de Grafton Street à Londres en un foyer de réflexion émancipatrice, en une école de diplomatie et en un centre de promotion éditoriale. Il accueille d'abord, en 1810, la première mission diplomatique du nouveau gouvernement indépendant du Venezuela. Miranda organise avec ses membres une campagne de presse qui leur permettra de faire publier des

nouvelles dans au moins cinq journaux londoniens qui font écho du nouveau gouvernement de Caracas et qui reproduisent en anglais des articles de la *Gaceta de Caracas*. C'est ainsi que, guidé par Miranda, Simón Bolívar publie son premier article dans le *Morning Chronicle* (5 septembre 1810). Miranda recevra chez lui, dans sa bibliothèque, d'autres acteurs illustres de l'indépendance sud-américaine comme le Chilien Bernardo O'Higgins, le Vénézuélien Andrés Bello, l'Équatorien Vicente Rocafuerte, le Mexicain Fray Servando de Mier et le Colombien José María Vergara entre autres. Il les induira à publier, à traduire et à diffuser les textes relatifs à la situation politique américaine. Plusieurs ouvrages voient le jour à Londres sous l'impulsion de Miranda, écrits ou traduits par ses « élèves », tant pour faire connaître la situation américaine en Europe que pour éclairer leurs compatriotes d'Amérique par des essais politiques ou autres. Mentionnons seulement la publication à Londres en 1819 de la version espagnole de *Dissertations on Government* de Thomas Paine (1776) par Vergara.

Une campagne de propagande

Durant une dizaine d'années, Miranda mènera une campagne de propagande qui lui survivra longtemps. Il s'associe tout d'abord avec l'écrivain irlandais William Burke. Ensemble, ils publieront *South American Independence : or, the Emancipation of South America, the Glory and Interest of England*, à Londres en 1807. Puis, en 1808, Miranda et Burke publient

TRANSCHECK-2

Un projet de recherche prometteur refait surface

Par Marie-Pierre Héту, term. a.

Que diriez-vous de disposer d'un système capable de vérifier automatiquement la qualité des textes traduits, du moins en partie ? Aimeriez-vous réduire le temps que vous consacrez à la révision de vos traductions ? Qu'en diraient les entreprises si on leur proposait d'alléger le fardeau de leurs réviseurs et de réduire ainsi le coût du contrôle de la qualité ? Cela pourrait bien un jour être possible grâce à TransCheck-2, un projet de recherche prometteur qui vise à automatiser une partie de la révision des traductions.

TransCheck-2, c'est la nouvelle incarnation du projet de recherche TransCheck que le Laboratoire de recherche appliquée en linguistique informatique (RALI) de l'Université de Montréal a remis sur les planches après avoir été contraint de le mettre de côté pendant plusieurs années. Entrepris en partenariat avec le Centre de recherche en technologies langagières (CRTL), ce nouveau projet de recherche s'avère des plus prometteurs pour le milieu de la traduction.

Comment fonctionne le prototype ?

Le prototype TransCheck-2 fonctionne un peu comme un vérificateur orthographique, qui détecte les erreurs potentielles d'un texte rédigé dans une langue donnée. Toutefois, contrairement à un vérificateur orthographique, le prototype détecte les erreurs de correspondance entre un texte

source et sa traduction dans une autre langue. Il n'existe à l'heure actuelle aucun système capable de vérifier ainsi les traductions sur le marché.

TransCheck-2 vérifie les correspondances entre un texte source et sa traduction dans une autre langue afin de s'assurer que le texte cible rend fidèlement tous les éléments du texte de départ. Pour ce faire, le prototype doit d'abord aligner les phrases du texte source et du texte cible pour en faire un bitemps pouvant être exploité dans la révision de la traduction. La technologie utilisée pour l'alignement est la même que celle qui a fait la popularité du désormais célèbre système TransSearch. Le prototype examine ensuite chaque paire de phrases ainsi appariée afin de détecter les erreurs potentielles de traduction.

Quelles sont les erreurs détectées ?

Le prototype TransCheck-2 est capable de détecter les ajouts majeurs et les omissions graves, des erreurs de traduction plus fréquentes qu'on pourrait le penser. En effet, il arrive souvent qu'un traducteur omette par accident une phrase, voire un paragraphe entier, ou ajoute des éléments absents du texte de départ. Les expressions numériques sont également scrutées à la loupe, pour détecter toute retranscription incorrecte des caractères alphanumériques, dates ou sommes d'argent, notamment, pour lesquels l'anglais et le

Additional Reasons for our immediately emancipating Spanish America... qui contient la traduction anglaise de la *Lettre aux Espagnols Américains* de Viscardo y Guzmán par Burke. Ils écriront pour divers journaux anglais et Burke finira par collaborer avec la *Gaceta de Caracas*, organe du nouveau gouvernement indépendant. Miranda s'allie ensuite avec l'Équatorien José María de Antepara pour écrire sa biographie en 1810. Écrite en espagnol, elle sera traduite et publiée en anglais.

Miranda va se lancer dans plusieurs autres entreprises éditoriales dans le but d'élever la culture et la conscience politique des habitants de l'Amérique hispanique. Il créera et éditera notamment le premier périodique hispano-américain en Angleterre, *El Colombiano* (1810). Cinq numéros paraissent, sous la direction de José María de Antepara, mais le rédacteur n'est autre que Miranda qui l'envoie à ses amis en Amérique ; ceux-ci en reproduisent des extraits notamment dans la *Gaceta de Caracas* et la *Gaceta de Buenos Aires*. Plusieurs traductions ont paru dans *El Colombiano*. Le gouvernement anglais mettra fin à ce « périodique incendiaire, subversif et contraire au bon ordre, à la tranquillité et à l'union qui doivent régner dans les Amériques ». (Robertson 1982 : 299)

Miranda participe également à l'édition de la traduction anglaise du *Diccionario geográfico-histórico de las Indias Occidentales o América* de Antonio de Alcedo. Il choisit comme traducteur le fils de son ami William Thompson. La traduction des cinq tomes a vu le jour entre 1812 et 1815. L'ouvrage a suscité un intérêt tel que la première édition a été rapide-

ment épuisée. Il n'a toutefois plus été réédité. C'est aussi sous l'influence de Miranda qu'est née *La Biblioteca Americana* (1823), une revue publiée à Londres dont les principaux rédacteurs étaient Andrés Bello et Juan García del Río. La revue affichait trois objectifs chers à Miranda : diffuser en Amérique tout ce qui pouvait être utile à son progrès, aider l'Amérique à trouver ses racines et son idiosyncrasie et tenter l'universalisation du Nouveau Monde. Qu'il s'agisse de questions idéologiques ou scientifiques, les articles s'inspiraient de sources étrangères ou étaient des traductions.

López Méndez, l'un des premiers diplomates hispano-américains, disait de Miranda : « Pas même ses ennemis n'osaient lui nier une supériorité extraordinaire d'esprit, d'expérience et de talent. » L'activité journalistique, éditoriale et traductrice du « Généralissime » Francisco de Miranda en témoigne amplement. Agent de transfert culturel, Miranda fait figure, en Amérique hispanique, de « Précurseur de traductions ». ☺

Références

- BASTIN, Georges L. (2006). « Miranda, precursor de traducciones ». *Boletín de la Academia Nacional de Historia de Venezuela*, 354, 167-197.
- BASTIN, Georges L. y Elvia R. Castrillón (2004). « La carta dirigida a los Españoles Americanos : Una carta que recorrió muchos caminos. » *Hermeneus* 6 : 273-90.
- BERRUZO León, María Teresa (1989). *La lucha de Hispanoamérica por su independencia en Inglaterra 1800-1830*. Madrid, Ediciones de Cultura Hispánica.
- ROBERTSON, William Spence (1982). *La vida de Miranda*. Traducción del original de Julio E. Payró. 2da ed. Revisada y compulsada por Pedro Grases. Caracas, Banco Industrial de Venezuela.